

de la religion. Charlemagne sut vaincre les uns et résister aux autres. Ces hommes du nord, appelés Saxons ou Normands, étaient un peuple pauvre, mal armé, sans discipline, de mœurs atroces, poussé aux combats et à la mort par la misère et la superstition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendait si terribles pour une religion qui les disposerait à obéir. Il lui fallut verser des torrens de sang, et il planta la croix sur des monceaux de morts. Il fut moins heureux contre les Arabes conquérans de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, il ne put s'établir au-delà des Pyrénées.

Le besoin de repousser les Arabes, et surtout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred-le-Grand en Angleterre, quelques villes en Italie, eurent des vaisseaux et ce commencement de navigation ressuscita pour un peu de temps le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale était à Aix-la-Chapelle. C'est la manière de faire le commerce chez les peuples où il est encore au berceau.

Cependant les Arabes fondaient le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athènes et Carthage. Il est vrai qu'ils le devaient moins aux lumières d'une raison cultivée et aux progrès d'une bonne administration qu'à l'étendue de leur puissance et à la nature des pays qu'ils possédaient. Maîtres de l'Espagne, de l'Afrique, de

l'Asie mineure, de la Perse, et d'une partie de l'Inde; ils commencèrent par échanger entre eux, d'une contrée à l'autre, les denrées des différentes parties de leur vaste empire. Ils s'étendirent par degrés jusqu'aux Moluques et à la Chine, tantôt en négocians, tantôt en missionnaires, souvent en conquérans.

Bientôt les Vénitiens, les Génois et les Arabes de Barcelone, allèrent prendre dans Alexandrie les marchandises de l'Afrique et de l'Inde, et les versèrent en Europe. Les Arabes, enrichis par le commerce et rassasiés de conquêtes, n'étaient plus le même peuple qui avait brûlé la bibliothèque des Ptolémées. Ils cultivaient les arts et les lettres, et ils ont été la seule nation conquérante qui ait avancé la raison et l'industrie des hommes. On leur doit l'algèbre, la chimie, des lumières en astronomie, des machines nouvelles, des remèdes inconnus à l'antiquité; mais la poésie est le seul des beaux-arts qu'ils aient cultivé avec succès.

Dans le même temps, les Grecs avaient imité les manufactures de l'Asie; et ils s'étaient approprié les richesses de l'Inde par différentes voies. Mais ces deux sources de prospérité tombèrent bientôt avec leur empire, qui n'opposait au fanatisme guerrier et intrépide des Arabes que le fanatisme imbécille et lâche des querelles scolastiques et des controverses monacales. Les moines y régnaient, et l'empereur demandait

chaîne licitement l'esclave involontaire ; que celui qui ne peut le briser par la force est innocent s'il s'en délivre par la fuite ; et que son prétendu maître est un assassin , s'il punit de mort une action autorisée par la nature. Mais la religion chrétienne , ou du moins le clergé , défend si peu la servitude , que , dans l'Allemagne catholique , en Bohême , en Pologne , pays très-catholiques , le peuple est encore esclave , et que les possessions ecclésiastiques y ont elles-mêmes des serfs , comme elles en avaient autrefois parmi nous , sans que l'Église le trouve mauvais.

Les beaux jours de l'Italie étaient à leur aurore. On voyait dans Pise , dans Gênes , dans Florence , des républiques fondées sur des lois sages. Les factions des guelfes et des gibelins , qui désolaient ces délicieuses contrées depuis tant de siècles , s'y étaient enfin calmées. Le commerce y florissait et devait bientôt y amener les lettres. Venise était au comble de sa gloire. Sa marine , en effaçant celle de ses voisins , réprimait celle des Mammeloucs et des Turcs. Son commerce était supérieur à celui de l'Europe entière. Elle avait une population nombreuse et des trésors immenses. Ses finances étaient bien administrées et le peuple content. La république empruntait aux riches particuliers , mais par politique , et non par besoin. Les Vénitiens ont été les premiers qui aient imaginé d'attacher au gouvernement les sujets riches en les engageant

à placer une partie de leur fortune dans les fonds publics. Venise avait des manufactures de soie , d'or et d'argent. Les étrangers achetaient chez elle des vaisseaux. Son orfèvrerie était la meilleure , et presque la seule de ce temps-là. On reprochait aux habitans de se servir d'ustensiles et de vaisselle d'or et d'argent. Ils avaient cependant des lois somptuaires , mais ces lois permettaient une sorte de luxe qui conservait des fonds dans l'état. Le noble était à la fois économe et somptueux. L'opulence de Venise avait ressuscité l'architecture d'Athènes. Enfin il y avait de la grandeur et déjà du goût dans le luxe. Le peuple était ignorant , mais la noblesse était éclairée. Le gouvernement résistait avec une fermeté sage aux entreprises des pontifes. *Siamo Veneziani , poi christiani* , disait un de leurs sénateurs. C'était l'esprit du sénat entier. Dès ce temps il avilissait les prêtres , qu'il vaudrait mieux rendre utiles aux mœurs. Elles étaient plus fortes et plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étaient fort différentes de ces misérables *condottieri* dont les noms étaient si terribles , et dont les armes l'étaient si peu. Il régnait de la politesse à Venise , et la société s'y trouvait moins gênée par les inquisiteurs d'état qu'elle ne l'a été depuis que la république s'est méfiée de la puissance de ses voisins et de sa faiblesse.

Au quinzième siècle , l'Italie laissait bien loin

derrière elle tout le reste de l'Europe. La superstition la plus cruelle, la plus insensée, qui tenait lieu de tout mérite, et qui produisait tant de pratiques minutieuses et tant de fureurs atroces, avait cependant peu à peu tiré l'Espagne du joug des Arabes. Ses différentes provinces venaient de se réunir par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, et par la conquête de Grenade. L'Espagne était devenue une puissance qui s'égalait à la France même. Les belles laines de Castille et de Léon étaient travaillées à Ségovie. On en fabriquait des draps qui se vendaient dans toute l'Europe, et même en Asie. Les efforts continuels que les Espagnols avaient été obligés de faire pour défendre leur liberté leur avaient donné de la vigueur et de la confiance. Leurs succès leur avaient élevé l'âme. Peu éclairés, ils avaient tout l'enthousiasme de la chevalerie et de la religion. Bornés à leur péninsule, et ne commerçant guère par eux-mêmes avec les autres nations, ils les méprisaient : ils avaient ce dédain fastueux qui, chez un peuple comme dans un particulier, marque ordinairement peu de lumières. C'était la seule puissance qui eût une infanterie toujours subsistante, et cette infanterie était admirable. Comme depuis plusieurs siècles les Espagnols faisaient la guerre, ils étaient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avaient à peu près le même caractère ; mais leur monarchie était mieux réglée

que la Castille, et plus facile à conduire depuis que, par la conquête des Algarves, elle avait été délivrée des Maures.

En France, Louis XI venait d'abaisser les grands vassaux, de relever la magistrature, et de soumettre la noblesse aux lois. Le peuple français, moins dépendant de ses seigneurs, devait dans peu devenir plus industriel, plus actif et plus estimable ; mais l'industrie et le commerce ne pouvaient fleurir subitement. Les progrès de la raison devaient être lents au milieu des troubles que les grands excitaient encore, et sous le règne d'un prince livré à la plus vile superstition. Les barons n'avaient qu'un faste barbare. Leurs revenus suffisaient à peine pour entretenir à leur suite une foule de gentilshommes désœuvrés, qui les défendaient contre les souverains et contre les lois. La dépense de leur table était excessive ; et ce luxe sauvage, dont il reste encore trop de vestiges, n'encourageait aucun des arts utiles. Il n'y avait ni dans les mœurs ni dans le langage cette sorte de décence qui distingue les premières classes des citoyens, et qui apprend aux autres à les respecter. Malgré la courtoisie prescrite aux chevaliers, il régnait parmi les grands de la grossièreté et de la rudesse. La nation avait alors ce caractère d'inconséquence qu'elle a eu depuis, et qu'aura toujours un peuple dont les mœurs et les manières ne seront pas d'accord avec ses lois. Les conseils du prince y donnaient des édits sans

nombre, et souvent contradictoires; mais le prince dispensait aisément d'obéir. Ce caractère de facilité dans les souverains a été souvent le remède à la légèreté avec laquelle les ministres de France ont donné et multiplié les lois.

L'Angleterre, moins riche et moins industrielle que la France, avait des barons insolens, des évêques despotes, et un peuple qui se lassait de leur joug. La nation avait déjà cet esprit d'inquiétude qui devait tôt ou tard la conduire à la liberté. Elle devait ce caractère à la tyrannie absurde de Guillaume-le-Conquérant, et au génie atroce de plusieurs de ses successeurs. L'abus excessif de l'autorité avait donné aux Anglais une extrême défiance de leurs souverains. On ne prononçait chez eux le nom de roi qu'avec crainte; et ces sentimens, transmis de race en race, ont servi depuis à leur faire établir le gouvernement sous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres entre les maisons de Lancastre et d'Yorck avaient nourri le courage guerrier et l'impatience de la servitude; mais elles avaient entretenu le désordre et la pauvreté. C'étaient les Flamands qui mettaient alors en œuvre les laines de l'Angleterre. Ses laines, son plomb, son étain, étaient transportés sur les vaisseaux des villes anséatiques. Elle n'avait ni marine, ni police intérieure, ni jurisprudence, ni luxe, ni beaux-arts. Elle était d'ailleurs surchargée d'une multitude de riches couvens et d'hôpitaux. Les

nobles, sans aisance, allaient de couvent en couvent, et le peuple d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établissemens superstitieux maintenaient la paresse et la barbarie.

L'Allemagne, long-temps agitée par les querelles des empereurs et des papes, et par des guerres intestines, venait de prendre une assiette plus tranquille. L'ordre avait succédé à l'anarchie; et les peuples de cette vaste contrée, sans richesses, sans commerce, mais guerriers et cultivateurs, n'avaient rien à craindre de leurs voisins, et ne pouvaient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y était moins funeste à la nature humaine qu'il ne l'avait été dans d'autres pays. En général, les différens princes de cette grande portion de l'Europe gouvernaient assez sagement leurs états. Ils abusaient peu de leur autorité; et si la possession paisible de son héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne était heureux. C'était dans les seules villes libres et alliées de la Grande-Hanse qu'il y avait du commerce et de l'industrie. Les mines d'Hanovre et de Saxe n'étaient pas connues. L'argent était rare. Le cultivateur vendait à l'étranger quelques chevaux. Les princes ne vendaient pas encore des hommes. La table et de nombreux équipages étaient le seul luxe. Les grands et le clergé s'enivraient sans troubler l'état. On avait de la peine à dégoûter les gentilshommes de voler sur les grands chemins. Les

mœurs étaient féroces ; et , jusque dans les deux siècles suivans , les troupes allemandes furent plus célèbres par leurs cruautés que par leur discipline et leur courage.

Le nord était encore moins avancé que l'Allemagne. Il était opprimé par les nobles et par les prêtres. Aucun des peuples qui l'habitaient n'avait conservé cet enthousiasme de gloire que leur avait autrefois inspiré la religion d'Odin ; et ils n'avaient encore reçu aucune des lois sages que de meilleurs gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entre eux. Leur puissance n'était rien , et une seule ville de la Grande-Hanse faisait trembler les trois couronnes du nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la religion , et sous les lois de Frédéric et de Gustave Vasa.

Les Turcs n'avaient ni la science du gouvernement , ni la connaissance des arts , ni le goût du commerce ; mais les janissaires étaient la première milice du monde , et il n'a manqué qu'un seul verset de l'Alcoran pour que des peuples sur lesquels la religion a conservé jusqu'ici la plus grande influence ne devinssent les maîtres de la terre. Si Mahomet , après avoir dit , *tu rendras à l'ennemi le mois de la calamité pour le mois de la calamité* , avait ajouté , *et tu mépriseras les vaines connaissances de l'étranger ; l'art de la guerre est le seul que tu en apprendras* , c'était fait de la liberté de l'Europe. Celui qui perfectionnera le Turc dans l'art militaire sera l'ennemi

commun de toutes les nations. Les janissaires , ces compagnons d'un despote qu'ils font respecter et trembler , qu'ils couronnent et qu'ils étranglent , avaient alors de grands hommes à leur tête. Ils renversèrent l'empire des Grecs , infatués de théologie , hébétés de la superstition. Quelques habitans de ce doux climat , qui cultivaient chez eux les lettres et les arts , abandonnèrent leur patrie subjuguée , et se réfugièrent en Italie : ils y furent suivis par des artisans et des négocians. L'aisance , la paix , la prospérité , cet amour de toutes les gloires , ce besoin de nouveaux plaisirs qu'inspirent de bons gouvernemens , favorisaient dans le pays des anciens Romains la renaissance des lettres ; et les Grecs apportèrent aux Italiens plus de connaissance des bons modèles et le goût de l'antiquité. L'imprimerie était inventée ; et si elle avait été longtemps une invention inutile , tandis que les peuples étaient pauvres et sans industrie , depuis les progrès du commerce et des arts , elle avait rendu les livres communs. Partout on étudiait , on admirait les anciens ; mais ce n'était qu'en Italie qu'ils avaient des rivaux.

Rome , qui presque toujours a eu dans chaque siècle l'esprit qui lui convenait le mieux pour le moment , Rome semblait ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avait si long-temps et si bien servie. Elle protégea les belles-lettres et les arts , qui doivent plus à l'imagination qu'au

pardon à Dieu du temps qu'il donnait aux soins de l'état. Il n'y avait plus ni bons peintres, ni bons sculpteurs, et l'on y disputait sans cesse pour savoir s'il fallait honorer les images. Situés au milieu des mers, possesseurs d'un grand nombre d'îles, les Grecs n'avaient pas de marine. Ils se défendirent contre celle d'Égypte et des Sarrasins par le feu grégeois : arme vaine et précaire d'un peuple sans vertu. Constantinople ne pouvait protéger au loin son commerce maritime; il fut abandonné aux Génois, qui s'emparèrent de Caffa, dont ils firent une ville florissante.

La noblesse de l'Europe, dans les folles expéditions des croisades, emprunta quelque chose des mœurs des Grecs et des Arabes. Elle connut leurs arts et leur luxe, il lui devint difficile de s'en passer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit des marchandises qu'ils tiraient de l'Orient. Les Arabes eux-mêmes en portèrent en France, en Angleterre, et jusqu'en Allemagne.

Ces états étaient alors sans vaisseaux et sans manufactures. On y gênait le commerce, et l'on y méprisait le commerçant. Cette classe d'hommes utiles n'avait jamais été honorée chez les Romains. Ils avaient traité les négocians à peu près avec le même mépris qu'ils avaient pour les histrions, les courtisannes, les bâtards, les esclaves et les gladiateurs. Le système politique établi dans toute l'Europe par la force et l'ignorance des nations du nord devait nécessairement perpétuer ce préjugé

d'un orgueil barbare. Nos pères insensés prirent pour base de leurs gouvernemens un principe destructeur de toute société, le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avait de considérés que les possesseurs des fiefs, et ceux qui s'étaient distingués dans les combats. Les nobles étaient, comme on sait, de petits souverains qui abusaient de leur autorité et résistaient à celle du prince. Les barons avaient du faste et de l'avarice, des fantaisies, et fort peu d'argent. Tantôt ils appelaient les marchands dans leurs petits états, et tantôt ils les rançonnaient. C'est dans ces temps barbares que se sont établis les droits de péage, d'entrée, de sortie, de passage, de logemens, d'aubaines, d'autres oppressions sans fin. Tous les ponts, tous les chemins s'ouvraient ou se fermaient sous le bon plaisir du prince ou de ses vassaux. On ignorait si parfaitement les plus simples élémens du commerce, qu'on avait l'usage de fixer le prix des denrées. Les négocians étaient souvent volés, et toujours mal payés par les chevaliers et par les barons. On faisait le commerce par caravanes, et l'on allait en troupes armées jusqu'aux lieux où l'on avait fixé les foires. Là, les marchands ne négligeaient aucun moyen de se concilier le peuple. Ils étaient ordinairement accompagnés de bateleurs, de musiciens et de farceurs. Comme il n'y avait alors aucune grande ville, et qu'on ne connaissait ni les spectacles, ni les assemblées, ni les plaisirs sédentaires de la

société privée, le temps des foires était celui des amusemens, et ces amusemens dégénéraient en dissolutions qui autorisaient les déclamations et les violences du clergé. Les commerçans furent souvent excommuniés. Le peuple avait en horreur des étrangers qui apportaient des superfluités à ses tyrans, et qui s'associaient à des hommes dont les mœurs blessaient ses préjugés et son austérité grossière.

Les Juifs, qui ne tardèrent pas à s'emparer des détails du commerce, ne lui donnèrent pas beaucoup de considération. Ils furent alors dans toute l'Europe ce qu'ils sont encore aujourd'hui dans la Pologne et dans la Turquie. Les richesses qu'ils avaient, celles qu'ils acquéraient tous les jours les mirent en état de prêter de l'argent aux marchands et aux autres citoyens, mais en exigeant un bénéfice proportionné au risque que couraient ces fonds en sortant de leurs mains. Les scolastiques s'élevèrent avec fureur contre une pratique nécessaire que proscrivaient leurs barbares préjugés. Cette décision théologique sur un objet civil et politique eut d'étranges suites. Le magistrat, entraîné par une autorité qu'on n'osait pas juger, même lorsqu'elle était injuste, prononça des confiscations et des peines infamantes contre l'usure, que dans ces temps d'aveuglement les lois confondaient avec l'intérêt le plus modéré. Ce fut à cette époque que les Juifs, pour se dédommager des dangers et des humili-

liations qu'ils avaient continuellement à craindre dans un trafic regardé comme odieux et criminel, se livrèrent à une avidité qui n'eut plus de bornes. Il leur fallut ajouter au prix de l'argent qui peut s'estimer par le besoin de celui qui prête, par le crédit de celui qui emprunte, par une infinité d'autres circonstances, le prix de l'infamie qui est de peu de chose, ou que rien au monde ne peut compenser. Toutes les nations les détestèrent. On les persécuta, on les pillà, on les proscrivit. Ils inventèrent les lettres de change, qui mirent en sûreté les débris de leur fortune. Le clergé déclara le change usuraire; mais il était trop utile pour être aboli. Un de ses effets fut de rendre les négocians plus indépendans des princes, qui alors les traitèrent mieux, dans la crainte qu'ils ne portassent ailleurs leurs richesses.

Ce furent les Italiens, plus connus sous le nom de Lombards, qui profitèrent les premiers de ce commencement de révolution dans les idées. Ils obtinrent pour les petites sociétés qu'ils formaient la protection de quelques gouvernemens, qui dérochèrent pour eux aux lois portées, dans des temps barbares, contre tous les étrangers. Cette faveur les rendit les agens de tout le midi de l'Europe.

Le nord parut se réveiller aussi, mais un peu plus tard, et plus difficilement encore. Hambourg et Lubec, ayant entrepris d'ouvrir un commerce dans la mer Baltique, se virent obligés de s'unir

pour se défendre contre les brigands qui infestaient ces parages. Le succès de cette petite ligue déterminâ d'autres villes à entrer dans la confédération. Bientôt elle fut composée de quatre-vingts cités, qui formaient une chaîne depuis la Baltique jusqu'au Rhin, et qui avaient obtenu ou acheté le privilège de se gouverner par leurs propres lois. Cette association, la première qui ait eu dans les temps modernes un système régulier de commerce, échangeait avec les Lombards les munitions navales et les autres marchandises du nord contre les productions de l'Asie, de l'Italie et des autres états du midi.

La Flandre servait de théâtre à tant d'heureuses opérations. Sa position n'était pas la seule cause de cette préférence si utile. Elle la devait aussi à ses belles et nombreuses manufactures de draps; elle la devait encore à ses fabriques de tapisseries, qui prouvent à quel point le dessin et la perspective étaient alors ignorés. Tous ces moyens de prospérités firent des Pays-Bas la région la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée de l'Europe.

L'état florissant des peuples de la Flandre, de ceux de la Grande-Hanse, de ceux de quelques républiques qui prospéraient à l'aide de la liberté, fit impression sur la plupart des rois. Dans leurs états, il n'y avait de citoyens que la noblesse et les ecclésiastiques. Le reste était esclave. Ils affranchirent les villes, et leur prodiguèrent les pri-

viléges. Aussitôt se formèrent des corps de marchands, des corps de métiers; et ces associations acquirent du crédit en acquérant des richesses. Les souverains les opposèrent aux barons. On vit diminuer peu à peu l'anarchie et la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent citoyens, et le tiers-état fut rétabli dans le droit d'être admis aux assemblées nationales.

Le président de Montesquieu fait honneur à la religion chrétienne de l'abolition de l'esclavage. Nous oserons n'être pas de son avis. C'est quand il y eut de l'industrie et des richesses dans le peuple que les princes le comptèrent pour quelque chose. C'est quand les richesses du peuple purent être utiles aux rois contre les barons que les lois rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une saine politique que le commerce amène toujours, et non l'esprit de la religion chrétienne, qui engagea les rois à déclarer libres les esclaves de leurs vassaux, parce que ces esclaves, en cessant de l'être, devenaient des sujets. Il est vrai que le pape Alexandre III déclara que des chrétiens devaient être exempts de servitude; mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux rois de France et d'Angleterre, qui voulaient abaisser leurs vassaux. S'il eût été inspiré par l'amour de la justice et de l'humanité, il n'eût pas dit que le chrétien, mais il eût dit que l'homme n'était pas né pour la servitude; que l'esclave volontaire est un lâche; qu'aucun lien n'en-